



Elles ne sont point Paris au bout de la mer, elles n'ont pas de casino, et l'on peut y trouver encore le repos qu'on y vient chercher.

Préfaïlles, au sud de la pointe Saint-Gildas, est une de ces plages idéales. Figurez-vous un hameau tout simple—et, chose inouïe sur les rives de l'Océan, un hameau composé de maisons ! En effet, les "villas" et les "chalets" prétentieux n'y forment qu'une minorité négligeable. La seule concession au snobisme que l'on constate à Préfaïlles se borne à l'emploi d'un mot : beaucoup de ces modestes maisons se qualifient de "kers," bien que personne dans le pays n'ait jamais parlé breton.

Les baigneurs sont presque tous des gens sérieux et sans faste. La coquetterie des dames se fait discrète, et les messieurs renoncent entièrement à la leur. La vie n'est point fatigante, si elle est un peu monotone. Pour se promener, on ne va guère qu'à deux endroits, dont le plus éloigné peut être à un quart d'heure de marche : la plage et la source.

Je méditais, assis devant la source, par une belle matinée d'août, quand une main vigoureuse me saisit l'épaule, tandis qu'une voix sonore me claironnait dans les oreilles :

—Te voilà donc enfin, animal !

Je me retournai en sursautant et je vis mon ami Félix Ardet.

Permettez que je vous le présente. Vingt-quatre ans, grand, mince, rédacteur au ministère de l'Instruction publique, poète et docteur en droit. Depuis quelques jours seulement, il possédait ce dernier titre.

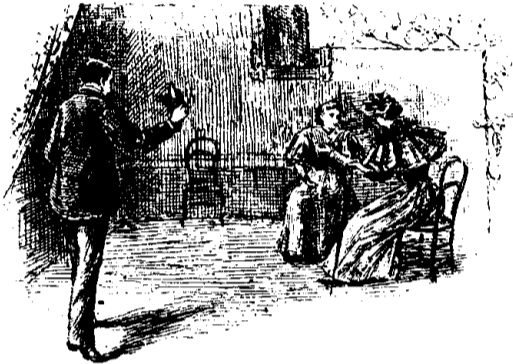


Vraiment, Félix est ce qu'on appelle un beau cavalier. Je ne veux pas dire qu'il soit un Adonis—ni même qu'il monte à cheval. Mais il a une charmante figure, fine et fraîche, d'une étonnante vivacité d'expression, et des yeux bleus, grands et clairs, au regard toujours franc. Et sa mirifique chevelure !... Un

incendie ! Si vous voyiez avec quelle grâce il rejette en arrière cette crinière d'un blond flamboyant que—poète indélicat—je le soupçonne d'avoir dérobé à Pégase ! Car il est poète. Il fait des vers symboliques et désespérés. Toujours bouillant, il s'indigne, il s'exaspère, il soutient avec fureur que cela part du fond de l'âme, qu'il est le plus malheureux des hommes—puis, deux minutes après, il rit d'un beau rire jeune.

Pour le moment, il ne riait pas ; il semblait très irrité.

—Ah ! ça, criait-il à pleins poumons, tu te moques de moi ! Je t'écris que j'arrive lundi matin, que tu m'attendes à Pornic, que ma mère prendra la diligence, que nous reviendrons par la côte, que... Et nous arrivons à Pornic... Pas trace de Paul Durieu ! Nous attendons... Personne ! Nous prenons la diligence, nous arrivons ici... Toujours personne ! Aussitôt ma mère installée, je pars pour aller chez toi. J'ai l'idée de revoir la source avant et je t'y trouve, là, tout tranquille, à moitié ronflant. Décidément, mon pauvre vieux, la botanique t'a rendu fou, tout à fait fou ! Je t'avais toujours prédit que ça t'arriverait...



Ici Félix fut obligé de s'interrompre : il avait parlé si vite que le souffle lui manqua.

—Mais, lui répondis-je avec calme, où as-tu pris que tu m'avais écrit que vous arriveriez le lundi ?

—Où je l'ai pris ? C'est trop fort !

—Oui, c'est trop fort.

Et, prenant mon portefeuille, j'en tirai sa lettre où il m'annonçait son arrivée pour le mardi matin.

—Tiens ! c'est vrai : j'ai écrit mardi au lieu de lundi. Elle est bien bonne ! Mais il faut que je me sauve. Je vais déballer ma malle. Cet après-midi, je me ferai propre et j'irai voir ta mère.

Et Félix, m'ayant donné une énergique poignée de main, s'en alla en fredonnant des vers lamentables de Mikhaël sur l'air du *Pendu* de Mac-Nab.

Je rentrai, de mon côté, au Ker des Roses, où je passais l'été avec ma mère et ma sœur Henriette pendant les vacances du lycée X... dont j'étais le plus jeune professeur. Une humble maisonnette à un seul étage, ce Ker des Roses ! Un minuscule jardinet l'entourait où, en fait de rosiers, fleurissaient quelques églantiers sauvages, tout mangés des chenilles.

Je trouvai ma mère en compagnie de la mère de Félix, intime amie. Madame Ardet est une petite femme toute délicate, tout aimable, avec des cheveux grisonnants et des yeux doucement malicieux.

—Vous arrivez à propos, me dit-elle ; comme toujours, d'ailleurs. Vous êtes si sérieux que nous pouvons vous mettre au courant et vous nous donnerez peut-être un bon conseil.

—Au courant de quoi, Seigneur ! Vous m'effrayez avec vos airs de mystère. Puis je ne suis pas de bon conseil : je ne connais que les plantes. Et je parie qu'il ne s'agit pas de plantes.

—Vous avez gagné. Mais cela ne fait rien : vous connaissez Félix aussi bien que les plantes, certainement, et il s'agit de lui.

—Ah !

—Oui, et de votre sœur Henriette.

—Oh ! oh ! voilà qui se complique !

Et je regardai ma mère qui souriait.

—C'est que je ne sais pas, ajoutai-je, si je connais autant ma sœur que le *Bellis perennis*, par exemple.

—Le ?...

—Le *Bellis perennis*. Ou, si vous aimez mieux : la pâquerette.

—J'aime beaucoup mieux : la pâquerette. Mais je vais retirer ce que je disais tout à l'heure : vous n'êtes pas bien sérieux.

—Mais si. Parlez, madame : je vais vous écouter très gravement.

—Eh ! bien, figurez-vous que nous avons conçu un grand projet, depuis longtemps déjà, et nous songeons maintenant à le réaliser. En un mot, nous voudrions marier Henriette et Félix.

—Tiens ! Pas possible !

—Cela vous étonne ?

—Non, pas beaucoup.

Il y eut un silence. Nous réfléchissions tous.

—Et même, repris-je, ce grand projet me paraît assez facile à exécuter. Ils sont amis d'enfance. Puis je crois que... Comment dire cela ?... Henriette n'est pas indifférente à Félix.

—Oui, nous le pensons bien, dit ma mère, toujours souriante, et je crois qu'Henriette aussi...

—Mais, ajouta Mme Ardet, vous savez à quel point Félix est romanesque. Il ne m'a jamais rien dit. Et j'hésite à parler la première, car je ne sais vraiment pas comment il prendrait la chose. Pourtant je me suis bien aperçue qu'avant de partir il a soustrait de notre album la photographie d'Henriette.

—Oh ! voilà qui est significatif ! Mais tout me semble fait, alors.

—Non : il faudrait encore qu'on pût l'amener à se déclarer.

—Rien de plus simple ! Je connais Félix mieux que ma sœur, mieux même que *Bellis perennis*. Il n'a jamais su me rien cacher. Je cours au Ker Océan, je le confesse, et dès demain il fera sa demande.

—Vous êtes bien présomptueux, monsieur le botaniste ! Allez toujours. Et soyez sûr que nous vous souhaitons tout le succès possible.

Le Ker Océan, situé sur le chemin de la source, est aussi humble que le Ker des Roses, auquel il ressemble comme un frère. En quelques enjambées, j'y arrivai.

—M. Félix est en haut, dans sa chambre, me dit la vieille bonne. Il ne fait pas de bruit : il doit lire ou écrire.

J'eus une idée machiavélique. J'en ai souvent. Je montai sur la pointe des pieds. Félix avait laissé la



porte de sa chambre ouverte. Il était assis devant sa table, les tempes dans ses mains, très absorbé. Je m'approchai avec la légèreté d'un chat et je constatai qu'il contemplait, posée devant lui, une photographie—la photographie d'Henriette ! Il semblait hypnotisé.

—Miserable, criai-je d'une voix tonnante, que fais-tu là ?

Félix sauta si violemment que sa chaise tomba sur le plancher et, avec une dextérité de prestidigitateur, il fit disparaître la photographie dans la poche de son veston. Puis il me regarda, tout rouge, l'air moitié furieux, moitié ahuri.

—Et ! bien, lui dis-je avec une hypocrite sévérité, peux-tu m'expliquer pourquoi tu regardes la photographie de Mlle Henriette Durieu, ma sœur, comme un bonze regarde son boudha ?